

L' Abeille.

10ème Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

10ème Année.

VOL. X.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 13 FEVRIER 1862.

N 7.

LES SACS DES DESTINÉES.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes,
Un homme promenait ses désirs et ses yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguait les dieux.
Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont par ordre rangés tout les états que porte
La condition des humains.
" Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est en tes mains :
Contentons un mortel une fois en la vie ;
Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie
Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits ;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées ;
Pèse et choisis ; mais pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunés
Pèsent le moins : les maux seuls font le poids.
— Grâce au seigneur Jupin, puisque je suis à même,
Dit notre homme, soyons heureux."
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
" Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter si lourde masse :
Ce n'est mon fait." il en pèse un second,
Le sac des grands, des gens en place :
Là gisent le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,
Même les bons conseils que le hasard confond.
" Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria notre homme, et que le ciel m'en garde !
A d'autres." Il poursuit, prend et pèse toujours
Et mille et mille sacs, toujours trouvés trop lourds ;
Ceux-ci par des égards et la triste contrainte,
Ceux-là par les vastes désirs ;
D'autres par l'envie ou la contrainte ;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
" O ciel, n'est il donc point de fortune légère ?
Disait déjà le chercheur mécontent :
Mais quoi ! me plains-je à tort ? J'ai, je crois mon

[affaire :

Celle-ci, ne pèse pas tant.
Elle pèserait moins encore,
Lui dit alors le dieu qui lui donnait le choix ;
Mais tel en jouit qui l'ignore.
Cette ignorance en fait le poids.
— Je ne suis pas si sot, souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme — soit ; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu, mais là dessus,
Apprends à ne te plaindre plus.

LA MOTHE.

CORRESPONDANCE.

UN INCENDIE AU MILIEU DE LA NUIT.

Collège Ste. Thérèse 30 janvier, 1862.
Il est minuit : soudain le tocsin sonne l'alarme. Au feu ! au feu ! crie-t-on dans le dortoir des Grands. La foudre en tombant au milieu de nous n'eut pas produit plus d'effet que ce mot sinistre. En un clin

d'œil tout le monde est sur pied ; tout le monde s'élançait hors du dortoir : les escaliers tremblaient et semblent vouloir s'écrouler sous nos pas précipités. Bientôt nous arrivons sur le théâtre de l'incendie, l'édifice en proie aux flammes, est une distillerie située en face de l'église. Déjà le toit est embrasé et le feu s'échappe par les ouvertures : des nuages de fumée rougeâtre roulent dans les airs et laissent retomber des milliers d'étincelles, qui scintillent comme des étoiles dans le ciel obscur ; la lueur de l'incendie se reflète sur la neige, sur les maisons voisines, sur la façade et les fenêtres argentées de l'église. Réveillé par la tocsin, on accourt de toutes parts : la foule encombre la rue. On entend les lamentations des femmes et les cris confus des hommes qui vont et reviennent çà et là pour porter des secours.

Pour nous, loin de rester tranquilles spectateurs, nous payons de nos personnes. Plusieurs se distinguent par de glorieux exploits ; ils en portent les marques sur leurs habits. Cependant tous les efforts sont longtemps inutiles : déjà l'incendie a dévoré le toit de l'édifice, qui s'abîme avec fracas dans le vaste brasier. A la fin pourtant l'on parvient à maîtriser la flamme, et l'on sauve une partie de l'édifice, ainsi que les maisons voisines.

Alors notre tâche étant terminée, au signal donné nous retournons au logis. Nous arrivons au dortoir dans un fort piteux état, les bras rompus de fatigue, nos habits mouillés et glacés ; bon-gré, malgré, il faut se mettre au lit, mais pleins encore des émotions de la nuit, nous ne pouvons fermer l'œil. Chacun songeait aux divers incidents de l'excursion nocturne, quand soudain mais faut-il en croire nos yeux ? n'est-ce pas l'effet d'un rêve ? soudain nous voyons paraître le bon Bacchus tendant à chacun la bouteille, offrant à chacun ses dons divins : jugez si dans une pareille conjoncture il fut reçu à bras ouverts : quelques-uns toutefois (enfants encore timides, étrangers à pareille visite) semblent le regarder d'un air effaré, et vouloir refuser ses faveurs ; mais comme le dieu tenait à ne pas rendre sa présence inutile, chacun dut s'écouter ; et, effet naturel, tout le monde s'en

trouva bien. Grâce à ses bienfaits, Morphée et les doux songes purent enfin paraître dans le dortoir.

O. M.

BORGÈS.

Jose Borgès, qui, le 8 décembre, a été fusillé à Tagliacozzo, était né en 1803, au village de Vernit, en Espagne, près des bouches de la Sègre. Son père, capitaine d'un parti royaliste en 1823, fut un des premiers qui se soulevèrent dans la Catalogne en faveur de don Carlos, après la mort de Ferdinand VII (octobre 1832) ; mais fait prisonnier près de Villa-Nova, il fut fusillé à Cervera. Ses deux fils Jose et Antonio Borgès servaient, en qualité de simples soldats, la cause du prétendant. Le premier ne tarda pas à recevoir le commandement du bataillon organisé par son père. Lorsque le comte d'Española se mit à la tête des carlistes en Catalogne, il distingua Jose Borgès et le nomma colonel. Jose prit part à la bataille de Salsonadas où son frère Antonio trouva la mort, et à celles de Manlery, de Moyna, de Ripoll, et y déploya beaucoup de bravoure. Il fut blessé dans plusieurs rencontres avec les troupes de la reine. Lors de l'émigration espagnole carliste en 1839, Borgès vint en France et fut interné à Belley, où il entreprit une seconde campagne, qui dura deux années, mais dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il avait alors le grade de général de brigade. On sait comment il vint mettre, cette année, son épée au service de la cause de François II, roi de Naples, et les journaux de ces jours derniers nous ont appris le dénouement de cette nouvelle campagne. Aussi loyal que brave, Borgès était inflexible sur la discipline, et l'on cite de lui quelques actes d'une grande sévérité, qui le faisaient redouter de ses soldats. Il est mort après avoir reçu les consolations de la religion, et l'on a trouvé sur lui un magnifique reliquaire en argent et en ivoire, avec une très-fine miniature représentant saint Antoine.

— L' Ami de la Religion.